Dossier de Presse

THÉÂTRE incliné
www.theatreincline.ca

397, boul. des Prairies, local 413, Laval, (Québec) H7N 2W6
tél.: (450) 682-7223 téléc.: (450) 682-0778 info@theatreincline.ca

Les échos en quelques lignes.

« ..**Cargo** est un spectacle poétique tissé des fils des souvenirs d'enfance des quatre créateurs et de leurs lieux d'origine. L'Italie et le Québec s'entrecroisent et se courtisent dans les yeux de deux enfants nés près de la mer, espace onirique et lieu de toutes les fuites…
Cargo donne une fable pleine de poésie qui souffle le chaud et le froid en une série de tableaux délicats, sans paroles mais d'une grande expressivité visuelle et sonore, et qui raconte, dans une pénombre de rêve éveillé, une histoire hors du temps et pleine de charme pour qui a gardé une pureté originelle...
Avec une rare économie de moyens, une grande pudeur, les auteurs installent une émotion pleine de fantaisie où la gravité parfois se noue dans une grâce transparente. Le sortilège opère. »

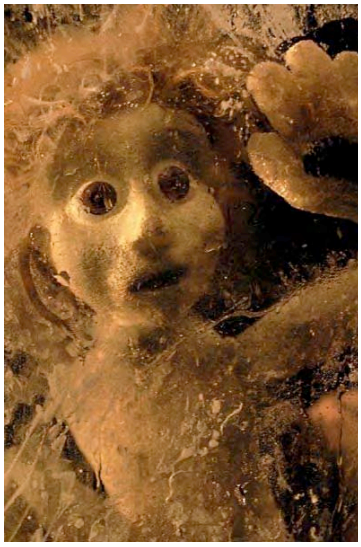
André Lacambra – Muretain, Muret

« **Cargo** est un spectacle plein d'enchantements, interprété par quatre acteurs-poètes. »

Peijung Wu – Journal La Provence, Avignon

« France, États-Unis, Taiwan, Japon, Corée, le spectacle est accessible à tous, sans distinction de langue ou de culture. Parce que la sensibilité des choses de l'enfance est universelle. Et qu'une marionnette à la petite robe rose et aux cheveux en bataille captivent aussi bien les enfants de Paris que de Séoul. »

ASD – Les Nouvelle Calédoniennes – Nouméa



« Une connexion entre rêve et réalité. Un songe délicat dans lequel les tableaux s'enchaînent, de la chaleur méditerranéenne au froid du Saint-Laurent. Jeux de filets de pêche, symbolique va-et-vient de la mer, neige légère, bruits de la vie quotidienne, musique énergique et dépaysante. Dans une mise en scène originale très étudiée, cette étrange pièce de théâtre fait cohabiter l'homme et la marionnette dans une atmosphère onirique et poétique qui relève d'une créativité singulière. Un autre monde... »

Sophie Tiphagne – Télé 7 jours – Nouvelle-Calédonie

Et tel est Cargo : une suite de scènes où des images magnifiques et une conception musicale vraiment fascinante sonnent le départ pour un voyage dans le goût et l'odeur essentiels des choses, à la recherche du temps perdu.

Jacqueline Bouchard – Revue Jeu135- Montréal

Ce qu’ils en ont dit…

RAFALES

« Les images y parlent une langue de poésie et d’humour qui rapproche ce qui est trop souvent séparé. On en sort vibrant d’émotion.»
André Lacambra – La Dépêche, Toulouse

Dans Rafales, des trépassés nous parlent de vie, du temps, de la mémoire. Magnifique métaphore en jeux d'ombres, marionnettes, spectres humains et superpositions sonores de musique vivante et bruitisme iconoclaste. Poétique, éclectique, hypnotique voyage onirique et impressionniste, des trépassés qui peignent la vie qui tient à son petit fil, son tout petit fil fragile.
Exceptionnel !
Yves Rousseau – Le Quatrième, Montréal

Depuis la fosse commune où nous sommes installés, on nous invite à un court voyage – un bien trop court voyage – au pays des morts. C’est une invitation à une étrange expédition qu’il ne faut assurément pas manquer…la mise en scène inventive de José Babin, elle est plutôt poétique et ludique
Daphné Bathalon – Mon Théâtre.qc.ca Montréal

Elle (Personnage de Marguerite) rappelle au public que la beauté de l’existence réside en ces petites choses dont on ne se souvient qu’après la mort. «Tu te souviens, le sang, dans les veines? C’est chaud», dit Marguerite à un moment. José Babin a relevé un grand défi dans sa pièce *Rafales* en combinant plusieurs techniques afin de construire cet univers artistique.
Mai Anh Tran-Ho, Le Délit. Montréal

Ce qui rend cette production encore plus originale est la collaboration d'artisans issus de plusieurs milieux puisque le spectacle a été conçu au Québec, au Nouveau-Brunswick et en France. Poétique, imagé, animé, dansé et même chanté, Rafales est rafraîchissant et novateur.
Dominique Fortier
Dimanche matin.com., Montréal

Une création esthétique et envoûtante
De scènes en scène, c'est un autre monde qui se dessine devant nos yeux.
Des chevreuils imaginaires faits d'ombres et de lumières, des crânes qui prennent vie, une mallette magique qui renferme des surprises animées. Savant mélange de théâtre, danse, marionnettes et musique, ce spectacle vous transportera dans l'imaginaire durant 1h20. L'auteure et metteur en scène José Babin joue de la dramaturgie de la lumière et de l'alliage mime corporel et marionnette pour transporter le public dans les rêves les plus lointains. Un voyage palpitant qui réveille les émotions et qui mérite qu'on s'y attarde.
La Dépêche, Toulouse

Pour ce ballet macabre, ils ont revêtu leurs plus beaux costumes d'apparat, tout en guenilles très classe, aux couleurs défraîchies magnifiquement froides. Leur visage blafard exprime tout en nuances inquiétudes, doutes et espoirs. Ils évoluent dans un décor très sophistiqué qui lors de la scène finale se révélera une silhouette de voilier, avec bien sur tout ce que cela véhicule d'idées pour d'autres ailleurs possibles. La mise en scène est particulièrement subtile en ce sens qu'elle allie manipulation de marionnettes, théâtre d'ombres et comédiens en chair mais surtout en os pour nous embarquer dans tous les sens du terme vers d'autres horizons.

Ces chroniques de cimetières sont tout sauf lugubres, sinistres ou funèbres, elles portent au contraire une vitalité incroyable, la force de la volonté capable de faire échec à la fatalité du destin, de quoi se gratter le crane forcément.
Jean Dessorty,
le Ruthenois, Rodez

Photos : Robert Etcheverry

トレイン * TRAIN
LA PROMESSE DE MIYAZAWA

ARTICLE DE PRESSE

Le spectacle familial du Théâtre Incliné (Laval) et de la Compagnie Kio (Japon) raconte le chemin que parcourt Kenji afin de quérir un bol de neige pour sa soeur mourante. Créé au Japon à l'été 2009, Train, la promesse de Miyazawa, s' inspire de la fraîcheur de l'instantané, comme les haïkus, et nous fait voyager dans l'univers contemplatif du poète Miyazawa. Les créateurs ont exploré les paysages imaginaires du voyage - un thème cher au Théâtre Incliné, déjà exploré dans Cargo - et font cheminer le public dans une atmosphère empreinte d'une poésie et d'une temporalité aux accents asiatiques dans une oeuvre qui dégage une certaine sérénité malgré le drame vécu par les protagonistes.

Françoise Boudreault
Article : CINQ ANS POUR LES TROIS JOURS DE CASTELIERS
Revue Jeu 136 / 2010.3 / p.54

Photo©Yann Becker

Tournefeuille et sa région

PUBLIÉ LE 27/11/2011 03:47 | LA DÉPÊCHE DU MIDI

Tournefeuille. Les marionnettes, version internationale

En création à l'Usine./Photo DDM, P. M.

Partager 0 +1

Développé depuis 3 ans entre la compagnie Québécoise du « Théâtre incliné » et Marionnettissimo, le projet « Territoires, Mémoires fictions » permet des rencontres entre artistes de Midi-Pyrénées et le Québec pour valoriser leur identité culturelle et artistique. « La première action explique José Babin directrice artistique du théâtre incliné a été de faire écrire de courts textes inspirés par deux écrivains, Maryline Perreault Canadienne et Elie Briceno Français qui ont investi chacun le territoire de l'autre. C'est la matière première qui va nous permettre de créer d'autres objets artistiques. Marionnettes extrêmes est un de ces objets, et pour établir cette rencontre une règle du jeu a été établie. Six personnes 3 Québécois et 3 Midi-Pyrénéens vont s'enfermer dans un local de répétition à l'Usine pendant 6 jours pour inventer 6 mini-spectacles de 10 minutes environ ». Chaque jour un des intervenants doit créer sa courte forme «marionnettique» en se faisant aider par les autres, il est le maître de sa création. La difficulté c'est le temps, il faut aller à l'essentiel, être d'une efficacité totale, se mettre en danger et exacerber dans l'urgence sa créativité, le but aussi c'est de rentrer dans l'univers artistique de l'autre.

Séance aujourd'hui. Devant le succès du spectacle « Hand Stories » (création 2 011) du Maître chinois de la marionnette à gaine Yeung Faï, une séance supplémentaire est ajoutée dimanche 27 novembre à 22 heures A noter : Le rendez-vous pour cette séance est à 21 heures pour un apéritif offert et des surprises marionnettiques au Magic Mirror, cœur battant du festival à Tournefeuille (face à la Médiathèque).

A+ A−

LE FIL BLANC

La résilience de l'amour

par Corinne Pulgar

Parlons de la guerre. Pas de la guerre désincarnée, vide de sens, avec ses images stéréotypées. Parlons des véritables impacts de la guerre, ceux qui ne sont pas quantitatifs, ceux qu'on oublie de mentionner dans les grands titres de l'actualité. Parlons de ces souffrances infligées à des innocentes et qui détruisent leur vie, celles de leurs proches et de leur descendance. Parlons de la femme montagne, montagne parce qu'elle est la force sourde de la nature, l'immuabilité de la matrice, la résilience de la vie et de l'amour des mères. Parlons aussi des enfants de la guerre, qui devront s'émanciper dans un climat de violence et de haine. Ils devront compter sur l'amour de leur mère pour les empêcher de devenir à leur tour des ogres.

Le Théâtre Incliné nous présente *Le fil blanc*, une fable qui transcende le temps et les frontières. On nous raconte l'histoire de la femme montagne qui est ravagée par l'ogre de la guerre, puis qui donne naissance au fruit de son viol. Dans le gouffre de l'ogre où elle est prisonnière, elle élèvera sa fille dans l'espoir et l'amour, malgré les souffrances et la cruauté subies.

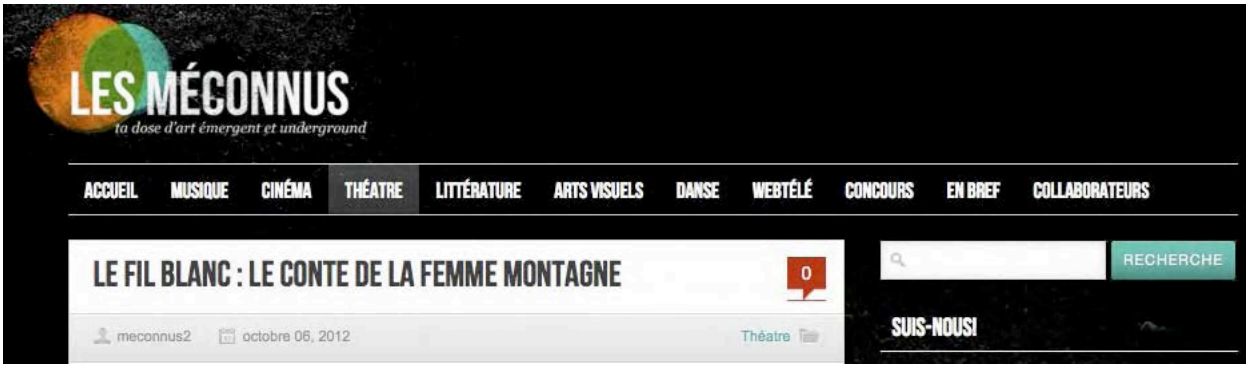
On doit ce petit bijou poétique à une équipe très restreinte. Josée Babin, première instigatrice du spectacle et directrice artistique du Théâtre Incliné, a écrit et mis en scène le conte avec la complicité de Nadine Walsh. Sur scène, elles forment un trio en parfaite symbiose avec Guido Del Fabbro qui crée l'environnement sonore en direct depuis la scène.

On le voit bien, le conte est poétisé, mais les images sont frappantes : la femme montagne en train de laver la peine du monde dans une grande rivière; le ventre couvert de rouge, figée sur une table; debout et muette de dégoût devant le fruit accouché de son viol. Dans l'univers créé par le Théâtre Incliné, l'eau devient symbole de paix, le sable devient sang, puis indicateur de temps, et le fil blanc est traceur de lignée, de destinée, et symbole de reconstruction patiente. Il pourrait même représenter le cycle de la violence qu'il faudra tôt ou tard couper pour enfin pouvoir aspirer à la paix. Si les effets sont poétiques, la violence et la souffrance sous-entendues ont une puissance qui donne envie de détourner les yeux. Le malaise découlant du décalage s'approche de ce qu'on ressentirait si un enfant nous parlait d'une guerre qu'il a lui-même vécue.

Dès l'entrée en salle, le dispositif scénique devient un acteur en soi et nous transporte dans l'imaginaire de la femme montagne. Tout au long de la pièce, ce qui semblait n'être qu'un banc de sable avec une table et un réservoir d'eau voit surgir des personnages, des souvenirs, des visions de ce qui sera. L'ogre de la guerre, dans toute son horreur, est personnifié par une paire de bottes qui, actionnée mécaniquement, marche d'un rythme pesant et menaçant. Des casques abandonnés par leur soldat deviennent des pots de fleurs, des ventres, des têtes aussi. Le résultat est un spectacle de marionnette qui n'en comporte en fait que trois à proprement parler. Les actants, qu'ils soient vivants, de bois ou sans forme humaine, cohabitent sans discrimination. Le résultat est sidérant par la qualité de sa métaphore et la beauté de son esthétique.

Il aura fallu du courage, beaucoup de recherche et d'amour pour construire *Le fil blanc*. Aussi terrible que soient ses images, le spectacle transpire l'amour de ses créatrices pour ce monde en paix auquel nous aspirons tous. Étrangement, j'en suis sortie sereine, apaisée de savoir que si la question de l'exploitation des femmes dans le monde est toujours posée, elle ne tombe pas dans l'oubli. C'est à force de témoigner, de partager la voix de ces femmes montagnes, que l'ogre sera vaincu.

Le fil blanc
Mise en scène : José Babin. Complice à la création : Nadine Walsh. Complice à la dramaturgie : Francine Alepin. Musique originale : Guido Del Fabbro. Musique et costumes : Leigh Gilliam. Décor : Guy Fortin. Couturière : Charlotte Veillette. Éclairages : Alain Lavallée. Avec : Nadine Walsh, José Babin et Guido Del Fabbro au violon, et les voix de Élizabeth Chouvalidzé, José Babin et Nadine Walsh. Une production du Théâtre Incliné, présentée au Conservatoire d'art dramatique de Montréal du 3 au 20 octobre 2012.



Bienvenue dans un monde troublant et cru. Un univers tellement affreux, que chaque détail a un potentiel de beauté décuplé. Bienvenue dans le trou de la femme montagne, qui a été pénétrée par *« mille hommes et mille chevaux »*. Une femme aux cheveux de feu qui accueille Chose, la conséquence des sévices subis. À l'aide de marionnettes (merveilles créées par Leigh Gillam), José Babin et Nadine Walsh présentent le conte de la femme montagne, créé pour dénoncer les mauvais traitements trop souvent infligés aux femmes en temps de guerre.

Quelle guerre? Aucune et n'importe laquelle en même temps. Le monde de la femme montagne s'inscrit dans un non-lieu, où le temps passe rapidement… Et parfois tellement lentement. Cette distance permet d'aborder le sujet de la pièce sans verser dans la violence extrême ou la vérité trop nue. Dans l'espace sablonneux créé par José Babin, on peut enfin aller dans le vif du sujet. Parler de la souffrance grâce à une voix hors-champ et les notes de violon de Guido Del Fabbro. Mais les femmes, elles, ne prononceront jamais un mot. Ce sont plutôt les gémissements, les rires et les pleurs qui prendront le dessus sur la parole. Parole arrachée, piétinée? Dur à dire. Mais ce silence crie.

Le fil blanc suit son cours, alternant agressions et accalmies. À travers l'horreur, des générations de femmes. Des femmes qui tentent de faire changer le cours de l'histoire, conscientes d'avoir un certain pouvoir. Et peu importe le sacrifice, elles sont prêtes à tout pour que la violence arrête. Les séquelles de la cruauté sont palpables, autant chez les marionnettes qui s'éloignent de plus en plus de la forme humaine.
On sort de la salle en ayant l'impression d'avoir assisté à quelque chose de grand. Une pièce intelligente, réfléchie, belle. À voir.

- Mélissa Pelletier

http://www. http://www.lesmeconnus.net/le-fil-blanc-le-conte-de-la-femme-montagne//le-fil-blanc-le-conte-de-la-femme-montagne/

La marionnette plurielle

En Visit www.aqm.ca for English version

Entrevue avec José Babin, directrice artistique du Théâtre Incliné
par CATHERINE SIROIS

Faut-il encore utiliser le mot «marionnette»? Ou devrait-on le ranger, bien au chaud, au fond de nos archives pour adopter des termes plus ouverts: «formes animées», peut-être, comme les Français, ou «théâtre de figures», comme les Allemands? La question est lancée par José Babin, animatrice de l'atelier sur le théâtre de marionnettes pour le public adulte lors de la deuxième journée du Colloque sur les arts de la marionnette. Les expressions allemandes et françaises ne suscitent pourtant pas d'enthousiasme chez les participants. Et José elle-même semble dubitative. Alors pourquoi cette question?

«Je ne suis pas certaine qu'il faille oublier le mot marionnette, pas du tout, mais c'est une question qui revient souvent autour de moi et j'avais envie qu'on se pose la question franchement», nous dit José Babin en entrevue quelques jours après le colloque. «Quand on fait de la marionnette, pour adultes spécifiquement, on ne sait pas trop comment nommer cette chose-là. Quand on fait du théâtre avec comédien, on dit faire du théâtre; quand on fait de la marionnette, normalement, c'est pour enfants; mais quand on fait du théâtre de marionnettes pour adultes, c'est plus difficile à qualifier.»

Et pourtant, dans sa propre pratique de créatrice au Théâtre Incliné, José Babin ne rejette pas l'appellation «marionnette». Mais elle lui donne une signification ouverte, qui a plus à voir avec son approche des éléments scéniques qu'avec la seule présence d'un objet animé sur scène: «Je ne peux pas dire que je ne me reconnais pas dans le mot "marionnette", mais je me reconnais moins dans la notion de "théâtre de marionnettes", parce que ce n'est pas nécessairement ce que je fais. J'utilise la marionnette dans mes spectacles; des fois, ça peut être une marionnette humanoïde, comme la plupart des gens l'entendent, mais des fois ça peut être des parties de corps, ça peut être le lien entre les corps et le décor, le lien entre la lumière et les objets: tout ça, pour moi est marionnettique. Il y a quelques années, j'ai fait une recherche sur un jeu marionnettique de l'acteur. Il s'agissait d'explorer une présence différente, inspirée de la présence du marionnettiste. Dans le sens de faire les choses plutôt que de jouer à faire les choses. Être au service d'une image ou d'un objet que tu portes. Pour moi, ça, c'est très marionnettique. Mais quelqu'un qui voit un acteur jouer comme ça ne dira pas que c'est de la marionnette.» →

Faut-il encore utiliser le mot «marionnettes»? Ou devrait-on le ranger, bien au chaud, au fond de nos archives pour adopter des termes plus ouverts: «formes animées», peut-être, comme les Français, ou «théâtre de figures», comme les Allemands?

CATHERINE SIROIS

METTRE LA MATIÈRE EN SCÈNE : LA POSITION MARIONNETTIQUE

« Pour moi, l'être humain, c'est un animal qui rêve. Si on lui enlève le rêve, la faculté de penser, d'imaginer, il ne reste que la bête : l'animal qui boit, mange, dort, tue son voisin pour avoir plus de territoire. Or, je pense qu'on est actuellement dans un monde qui a désespérément besoin de poésie. » C'est en ces mots que me répond José Babin, directrice générale et artistique du Théâtre Incliné, lorsque je lui demande ce que signifie avoir une vision marionnettique de la scène. Pour elle, comme pour Julie Desrosiers, marionnettiste et scénographe, la marionnette n'est pas d'abord une figure articulée, mais elle offre un point de vue sur le monde, une approche sensible de la scène qui permet, en jouant avec la matière, d'accéder à une certaine poésie.

Au Colloque sur les arts de la marionnette organisé par l'Association québécoise des marionnettistes, en décembre 2011, Julie Desrosiers a attiré l'attention sur cette question en affirmant avoir dû choisir entre se définir comme une artiste visuelle qui utilise la marionnette ou comme une marionnettiste, peu importe le type d'œuvre créée, peu importe qu'il y ait ou non, sur scène, une marionnette. Elle a préféré endosser cette seconde approche en faisant cependant éclater la notion de « marionnette ». Au Québec, selon elle, la marionnette est encore très liée à l'idée d'un personnage animé qui évolue dans une histoire, souvent à partir d'un texte et presque toujours dans un cadre théâtral. Or, cette perception gagnerait à être élargie. La marionnette permet d'explorer des zones beaucoup plus vastes, d'avancer dans des univers aux contours plus flous, de frayer avec l'évocation, la juxtaposition d'images. Dans la conception de Julie Desrosiers, inspirée de celle d'artistes et de créateurs rencontrés au fil de ses voyages et de ses stages – en Europe notamment –, la marionnette est essentiellement un objet, une matière, le « marionnettique » se trouvant dans la manipulation de cette matière.

Le Fil blanc de José Babin (Théâtre Incliné, 2012). Sur la photo : Nadine Walsh et José Babin. © Caroline Laberge.

Ainsi, la démarche adoptée par Julie Desrosiers se définit d'abord et avant tout par une sensibilité à l'objet. C'est d'ailleurs par celui-ci que commence toute création, lui qui dicte le chemin à suivre et qui trace les contours de la dramaturgie. Pour son spectacle *Entre 2*, créé en collaboration avec le chorégraphe français Michaël Cros de la compagnie la Méta-Carpe, deux matières ont été mises en relation : une marionnette hyperréaliste, double de Julie Desrosiers, et l'eau.

> On a fait beaucoup d'improvisation avec cette marionnette. On n'a pas construit une marionnette en fonction de ce dont on voulait parler ; c'est elle qui nous a conduits vers ce qu'elle voulait dire ; c'est elle qui nous a imposé le sujet par la manière dont elle était faite, par sa fragilité, par tout ce qu'elle pouvait porter de moi et par toutes les relations qui pouvaient s'installer entre la marionnette et moi, le double et le corps réel : relations de dépendance, de rejet, de confort, d'inconfort... D'une part, c'est moi qui la faisais bouger, mais, d'autre part, elle me forçait à bouger autrement qu'avec un corps humain vivant. Elle m'amenait vers de nouvelles directions. Je dépendais donc aussi d'elle. Tout cela influence, construit la dramaturgie.

Cette attention au langage de la matière, Julie Desrosiers la porte en elle et la transborde d'une sphère de création à l'autre. Qu'elle travaille la danse, le mime, l'installation, qu'il y ait ou non des objets sur scène, cette conscience de la matière reste son angle d'appréhension des choses. Dans le tango, qu'elle explore en particulier ces temps-ci, elle voit des principes éminemment marionnettiques : le poids que l'on donne, celui que l'on reçoit, l'attention portée au moteur du mouvement – qui manipule qui ? –, la charge que l'on met dans les corps pour leur appliquer une couche de sens supplémentaire, etc.

La question de la charge donnée aux corps et aux matières amène d'ailleurs Desrosiers à repenser les limites de la notion de manipulation. Faire bouger la matière reste certainement la définition la plus répandue de ce concept, et elle ne se prive pas de ce moyen d'expression. Mais, pour elle, la manipulation passe également par d'autres voies. « Pourquoi le public peut-il pleurer quand un bout de chiffon "meurt" en scène ? Pourquoi est-ce si choquant que je prenne un gros tas de papier mâché et que je le lance sur le mur ? » Ce ne sont, après tout, que des objets, dira-t-elle. Or, par leur forme et leur facture visuelle, par la façon de les toucher, de les approcher, de les faire bouger, de les regarder, c'est-à-dire par toutes les manières de les manipuler, ils auront acquis une charge symbolique ou émotive qui transformera notre perception. Imprégné d'une valeur humaine – par son apparence hyperréaliste d'abord –, son double marionnettique d'*Entre 2*, déposé maladroitement sur une chaise, ne pourra tomber par terre sans provoquer chez les spectateurs une réaction d'empathie semblable à celle que l'on aurait pour un humain qui s'affaisse.

La manipulation de l'image en vue de produire de nouveaux sens constitue, pour Julie Desrosiers, un des fondements de son approche marionnettique. Et le simple fait de placer sur scène de la matière, même pour former une image fixe, représente déjà un premier degré de manipulation. Établir une relation entre un objet et un autre, entre la position d'un corps et celle d'un mur, entre deux corps, entre un corps et un objet, un mur et un objet, c'est déjà manipuler, modifier les perceptions, charger de significations. C'est déjà, donc, s'inscrire dans une logique marionnettique.

Sur ce point, Julie Desrosiers et José Babin se rejoignent. Le Théâtre Incliné se reconnaît d'ailleurs plus dans l'expression « théâtre d'images » que dans celle de « théâtre de marionnettes ». Babin considère la scène de façon holistique : sont marionnettiques, pour elle, non seulement les figures animées mises en scène, mais également l'ensemble des relations qui unissent corps, décor, lumière, musique ; bref, l'ensemble des matières qui composent l'image scénique.

En s'appuyant sur cette conception, le Théâtre Incliné a exploré le concept de jeu marionnettique de l'acteur. C'est en regardant Alain Lavallée, codirecteur de la compagnie, répéter sans sa marionnette une scène où il devait en manipuler une, que José Babin a été frappée par la qualité de sa présence : « C'était vraiment fascinant. Je voyais quelqu'un qui effectuait des gestes d'une extrême précision, le regard concentré, avec une abnégation totale. Comme sa marionnette n'était pas là, je pouvais porter une attention particulière à son corps et à son énergie projetée sur quelque chose qui était *à l'extérieur* de lui, auquel il était totalement présent. On aurait dit quelqu'un qui pratiquait une espèce d'art martial inconnu. Sa concentration était tellement intense que, pour un œil extérieur, ça devenait captivant de le regarder. »

CI-CONTRE :
Rafales de José Babin (Théâtre Incliné/Théâtre populaire d'Acadie, 2011). Sur la photo : Julie Duguay (interprète) et Alain Lavallée (manipulateur). © Robert Etcheverry.

Elle a dès lors eu envie de se pencher sur cette présence du marionnettiste afin d'explorer les outils que l'acteur pouvait en tirer. Plusieurs éléments en sont ressortis, notamment le regard périphérique essentiel à tout bon marionnettiste, cette capacité de percevoir tout ce qui se passe autour de soi. Appliqué au jeu de l'acteur, ce regard permet, plutôt que de se concentrer sur son émotion, sa parole ou son geste, de s'inscrire dans l'image globale créée par la totalité des signes scéniques. Ainsi, l'acteur prend conscience qu'il n'est qu'une partie du propos en train de s'écrire par toutes les matières visuelles et sonores.

> C'est un peu comme les musiciens. Dans un bon orchestre, chacun fait son morceau, et à un moment donné, tout fusionne : c'est parce qu'ils s'écoutent. Si un orchestre ne s'écoute pas, ce sera mauvais, même si chacun des éléments est extraordinaire. De la même façon, quand un acteur commence à entendre la musique du musicien qui l'accompagne, il peut arrêter de se concentrer sur lui-même et sur ce qu'il a à faire ou à dire. Il s'ouvre à son partenaire de jeu. Pour moi, ça, c'est marionnettique. Parce que le partenaire de jeu, ça peut être une marionnette humanoïde, avec une tête, des bras, mais ça peut être simplement la table qui est devant soi. Ça peut être le rayon de lumière qui arrive de la gauche plutôt que de la droite ou le regard lancé d'un côté plutôt que de l'autre.

Selon l'approche de José Babin, on trouve, chez le marionnettiste, les bases d'un jeu qui passe par la matière, plutôt que par la psychologie, pour exprimer une émotion ou une pensée. Cette méthode n'est pas étrangère à celle qui fonde le mime corporel selon Étienne Decroux, école de pensée dont elle est issue. Chez Decroux, l'*ego* doit s'effacer au profit de la représentation de la pensée par le corps. De la même façon, le marionnettiste projette son énergie à l'extérieur de lui pour exprimer sa pensée ou son émotion par le biais d'un objet ou d'une matière. La notion de distance est ici similaire.

En combinant l'approche holistique où dialoguent les matières et cette distance de jeu, le Théâtre Incliné crée des scènes telle celle du viol dans *Rafales.* Ce spectacle, coproduit par le Théâtre Populaire d'Acadie (Caraquet, Nouveau-Brunswick), Marionnettissimo et l'Usine (Tournefeuille, France), présente quatre morts qui, contre bourrasques et écume de mer, s'accrochent à leurs os, derniers dépositaires de leur mémoire. Dès le début du spectacle, la mer emporte les ossements de Marguerite, qui lentement s'estompera dans les brumes de l'oubli. Pour les autres, l'urgence de se raconter, même pour une centième ou une millième fois, ne se fait alors que plus pressante. Ainsi, chaque soir, après un étrange rituel qui le désigne, l'un d'eux dévoile ses secrets, rejoue son histoire. Lorsque vient le tour de la jeune Amérindienne, un mélange de langue mi'gmaw et de danse nous amène à comprendre les violences qu'elle a subies. Entre autres, un viol. Or, dans ce théâtre hautement visuel, dans cette pièce empreinte de poésie, d'humour et d'humanité, pas question pour José Babin de reproduire de façon réaliste le viol. C'est plutôt vers les moyens marionnettiques qu'elle se tourne. « J'ai demandé à une danseuse (Julie Duguay) de mettre les bras en croix et de ne pas bouger. Alain Lavallée, marionnettiste et joueur d'ombres, avait une lampe-perche qu'il promenait vivement, de gauche à droite, devant elle. Ce qui était projeté sur l'écran derrière, c'était le corps d'une femme secoué brutalement. Ce que le public recevait était en même temps d'une grande beauté et d'une grande violence – ce qui était particulièrement troublant. » L'émotion ne provenait donc pas d'un jeu intérieur des interprètes, qui pouvaient être complètement neutres tout en arrivant à susciter une émotion grâce à l'image créée. Dans cette scène, pas de marionnette à proprement parler, mais une approche qui s'ancre dans le langage des matières : corps, lumière, ombre, ainsi que musique et voix de femmes en boucle. Chacun des éléments pris en lui-même n'aurait pu exprimer avec force le drame en cours. Pourtant, mis en dialogue les uns avec les autres, ils composaient une image globale prégnante capable d'émouvoir profondément le spectateur.

CI-CONTRE :
Julie Desrosiers recouverte d'une peau de *zentai* dans *le Zoo « Chaleurhumaine »*, installation chorégraphique de Michaël Cros créée au Muséum d'Histoire Naturelle du Palais Longchamp (la Méta-Carpe / le Merlan, scène nationale de Marseille, 2010).
© Christophe Loiseau.

Émouvoir : c'est ce que cherche à faire José Babin, mais dans le sens premier du terme, celui de *mettre quelque chose en mouvement* chez le spectateur. S'adresser au ventre plutôt qu'à l'intellect. Pour Julie Desrosiers, cette mise en mouvement est déjà le signe que la manipulation marionnettique se déroule aussi un peu chez le spectateur… Regardant le spectacle par le filtre de ses souvenirs, celui-ci y superpose ses propres couches de significations et, ainsi, manipule objets et matières tout autant que le fait le marionnettiste lui-même.

D'ailleurs, chez les deux femmes, le jeu avec la matière ne trouve réellement un ancrage que dans cette interaction salutaire avec l'être humain. Elles ne font pas tant appel à l'inanimé pour créer l'illusion de vie des objets que pour les faire valser avec le vivant. Au Théâtre Incliné, le marionnettiste n'est jamais caché ni extérieur à la dramaturgie : il est personnage et il interagit avec la matière. Le plaisir du spectateur réside dans le fait de voir se créer devant ses yeux des images nouvelles générées par la mise en relation et le mouvement des matières et des corps.

Chez Julie Desrosiers, le rapport vivant/inanimé se fait encore plus direct et revient sans cesse dans les projets auxquels elle participe. Dans *Zoo « Chaleurhumaine »*, un spectacle de Michaël Cros, elle habitait une peau de *zentai*[1], qu'elle pouvait enlever, tenir à bout de bras, manipuler tel un second corps, fouillant ainsi la question du corps incarné ou désincarné. Avec la metteure en scène française Sandrine Pitarque, elle a exploré l'idée de la déréalisation des corps. Dans sa création *Entre 2*, elle a abordé de front cette dialectique en explorant la mise en friction d'un corps vivant et de son double marionnettique. Au sein de cet univers, le vivant et l'inanimé étaient des attributs mouvants. Tantôt le corps humain se présentait en tant que personne réelle, tantôt il était personnage, tantôt objet manipulable, tantôt mort. Le double marionnettique passait d'amas de papier mâché à personnage, à objet vivant, puis à matière morte. Avec tous ces états, il y avait de nombreuses relations possibles entre les deux corps.

Multiples états, multiples sens qui s'incarnent et se désincarnent dans une matière en transformation. Voilà où semble finalement résider le marionnettique dans l'univers de José Babin et dans celui de Julie Desrosiers. Un regard large qui décolle du personnage animé pour mettre en mouvement toute matière : visuelle, sonore, corporelle, lumineuse… Qu'est-ce qu'une marionnette ? « Un crayon de couleur », répond José Babin. Un médium qui correspond à une certaine sensibilité au monde et qui ouvre une porte vers l'essence de ce que l'artiste cherche à exprimer ou à explorer. La marionnette offre une transposition poétique qui, peut-être, permettra à la bête humaine de manger, boire et dormir en continuant de rêver. ■

Catherine Sirois est détentrice d'une maîtrise en théâtre et poursuit actuellement des études supérieures spécialisées en théâtre de marionnettes contemporain à l'UQAM. Depuis décembre 2011, elle siège au conseil d'administration de l'Association québécoise des marionnettistes. Elle a occupé durant trois ans les fonctions de chargée de programmes en théâtre au Conseil des arts et des lettres du Québec.

1. Une combinaison recouvrant complètement le corps.

MARIE-LOUISE
BIBISH MUMBU

COUSU DE SANG ROUGE
Autour du *Fil blanc* du Théâtre Incliné

Écrivaine et dramaturge, Marie-Louise Bibish Mumbu est l'une des rares voix féminines congolaises. Née au Zaïre où elle a grandi, elle étudie et travaille en République démocratique du Congo (ex-Congo Belge, ex-Zaïre), son écriture s'imprégnant et se nourrissant de la ville de Kinshasa, de ses rues et de ses habitants – lien dont rend compte son roman *Samantha à Kinshasa* (Éditions le Cri, 2008). Établie à Montréal, elle y poursuit ses travaux d'écriture. Elle est notamment coauteure des « Moziki littéraires », exercices d'analyse et d'introspection diffusés sur le blogue <africultures.com>. Membre du CEAD, elle a participé notamment à l'événement *Nous ?* en avril 2012 au Monument-National, à la table ronde « Les femmes et la guerre » en octobre 2012 au Conservatoire d'art dramatique de Montréal, à propos du *Fil blanc* de José Babin (Théâtre Incliné, 2012) et de la réalité des femmes comme champ de bataille.

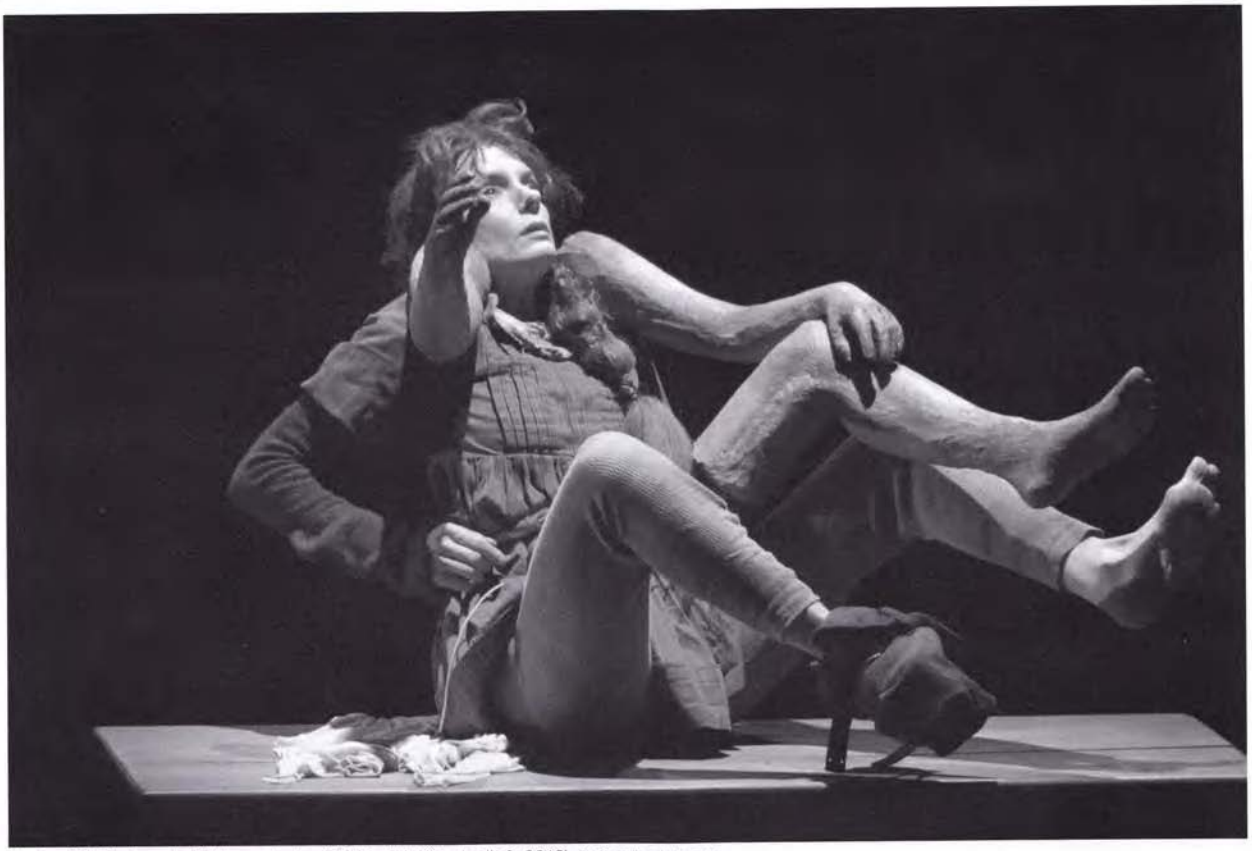
Agente de projet au Y des femmes de Montréal dans le service de Leadership, elle travaille auprès de fillettes de 8 ou 9 ans, les amenant à développer une pensée critique pour faire face aux stéréotypes, aux pressions et aux influences de leurs pairs, et prévenir les impacts de la sexualisation. Aux jeunes filles et aux femmes, elle propose des outils pour faciliter leur intégration et leur participation à la société québécoise, tout en éveillant chez elles le militantisme.

Elle siège au conseil d'administration de la Table des groupes de femmes de Montréal.

Il y a des histoires comme ça, des histoires de sang ! Il y a surtout plein d'objets du quotidien fabriqués de sang rouge : des téléphones cellulaires, des ordinateurs portables, des lecteurs de musique et tous ces gadgets que nous aimons tant. Il y a, en parallèle à ces histoires, des assertions selon lesquelles une femme n'est pas capable de construire ni de développer un pays.

On dit ça, du côté de là d'où je viens. On dit aussi, un peu partout dans le monde, que ne peut comprendre une réalité que celui ou celle qui y a plongé un moment dans sa vie. L'imaginaire collectif le confirme et le répercute.

J'étais un peu comme ça, moi aussi. Puis je suis allée voir *le Fil blanc* de José Babin (Théâtre Incliné, 2012), et l'envie de parler ne me quitte plus.



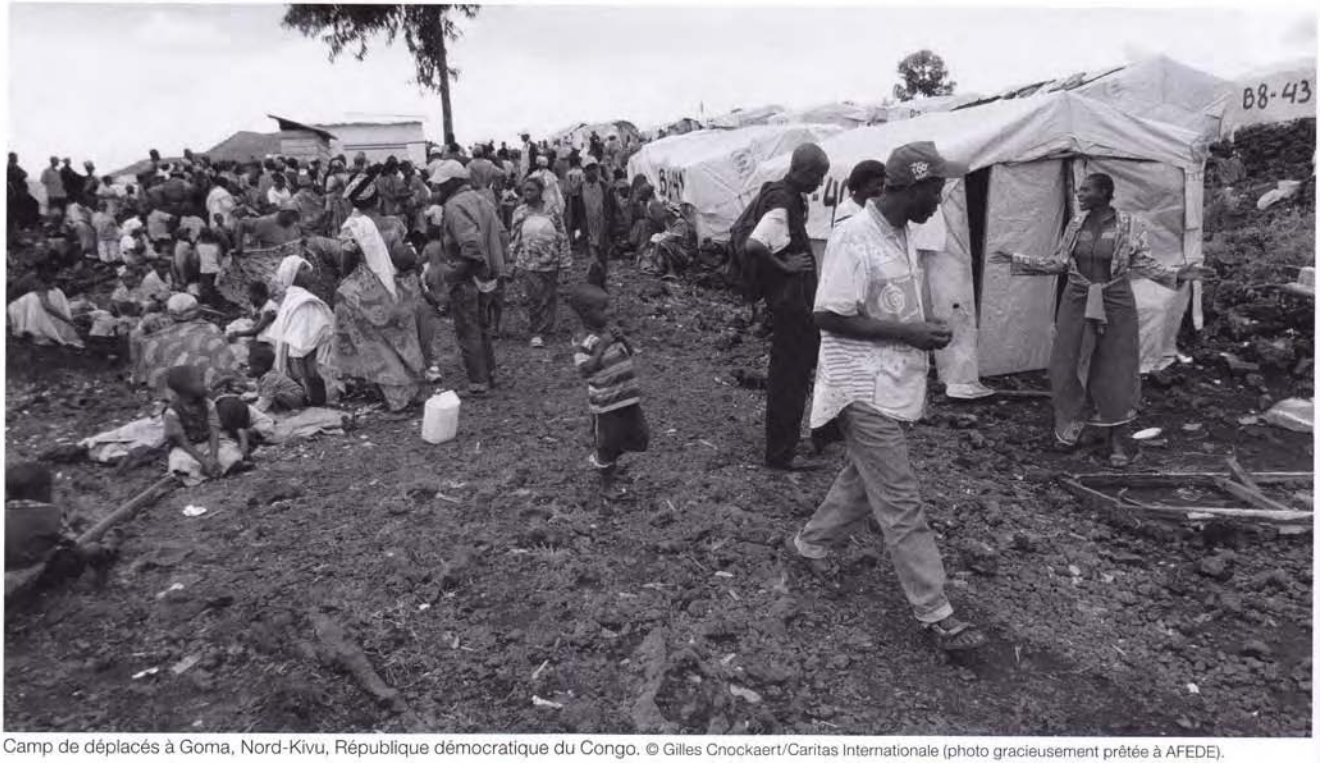
Nadine Walsh dans *le Fil blanc* de José Babin (Théâtre Incliné, 2012). © Caroline Laberge.

Peter Sellars, personnage influent dans le milieu du théâtre et de l'enseignement, disait dans une conférence, il y a plusieurs années, que le théâtre, c'est dire des choses très, très difficiles, douloureuses, mais avec amour. Si on ne les confrontait pas, elles deviendraient encore pires. On ne peut pas vivre et chercher à éviter les choses. Le but du théâtre serait donc, d'après lui, d'abord d'identifier les choses dont on a le plus peur dans la vie, d'aller directement vers elles et de vivre chaque jour avec la plus grande douleur, personnelle et sociale. Ne pas mourir avec, mais vivre avec. Ne pas devenir triste et dire : « Qu'est-ce que l'on peut faire ? Rien. »

Vivre avec, et essayer de. C'est le sentiment que j'ai eu en regardant *le Fil blanc*... J'ai pensé au pays d'où je viens, à ce que je connais, et j'ai pu le regarder en face sans peur ni colère, d'abord à distance, assise dans une belle salle de spectacle très intimiste, dans un ailleurs au décor paisible, et puis j'ai refait le voyage ! C'est exactement ce qu'a voulu faire José Babin dans sa démarche de création :

> *Le Fil blanc* est une œuvre qui s'est construite lentement, du bout des doigts pour aborder un thème bouleversant. En tant que femme, j'ai longtemps tourné autour du sujet. Je ne voulais pas y entrer, il me faisait peur. C'est un tabou tellement profond... Les pratiques inhumaines qui dévastent le corps des femmes au nom de la guerre font rage à travers le monde. Chaque jour, une nouvelle sur le Web, un article, une revue me jette aux yeux des images qui me révoltent. Je suis en colère. À quelle sorte d'humanité ce monde-là peut-il donner naissance ? Question plus grande que nature... (Dossier de presse)

Qu'est-ce qui s'exprime, qu'est-ce qui ne peut être discuté en public dans une société polie ? Le théâtre grec, c'était cela. Ses thèmes soulevaient des problèmes impossibles à mentionner en public : nous avons tué notre mère, j'ai été violée, comment sont traitées les prisonnières de la dernière guerre, c'était affreux, on ne discute pas. Les Grecs ont basé le théâtre sur ces questions, ils ont rassemblé tous les citoyens – 20 000 personnes –



Camp de déplacés à Goma, Nord-Kivu, République démocratique du Congo. © Gilles Cnockaert/Caritas Internationale (photo gracieusement prêtée à AFEDE).

présents au même instant pour parler des choses les plus angoissantes d'une société, pour en parler avec de la danse, de la musique, de la poésie. Parce que, comme ça, on a peut-être la possibilité de supporter cette discussion. Nous vivons dans une période où les informations sont très censurées, avec une violence terrible, avec un racisme épouvantable. Le seul moyen de lutter contre cela, c'est la culture… Il y a des pays, comme les États-Unis, pour qui le reste du monde ne signifie rien, parce qu'en eux-mêmes ils ont dimension de continent. Il y a des pays, comme la République démocratique du Congo, pour qui le reste du monde signifie le paradis, parce que dans ce sous-continent où les gens vivent, on ne sourit pas beaucoup !

Depuis ce spectacle, j'ai cette phrase qui me trotte dans la tête : « Faut faire quelque chose, je ne veux plus croiser les bras en silence. » La première chose à faire serait de décoloniser l'imaginaire…

> Un ogre viole une femme-montagne qui enfante un monstre qui, à son tour, va aussi violer une femme-montagne qui enfantera un monstre qui violera encore une femme-montagne et ainsi de suite…

D'où je viens, les descendants de ces ogres, on les appelle les « enfants-serpents ».

C'est un Congo dit démocratique, mais où pourtant 1 152 femmes sont violées par jour, 48 par heure, et ça fait plus de quinze ans que ça dure ! Certains diront que ce ne sont que des chiffres… Imaginez que chaque jour, si tous les habitants de la municipalité de Sainte-Hélène-de-Bagot étaient des femmes, celles-ci se fassent violer… Chaque jour…

Je me souviens de l'histoire de cette fille, Mapendo. Violée, prostituée, excisée, victimisée, écrasée, chosifiée, pornographiée, exilée, piétinée par une bande de rebelles et, pour couronner le tout, enceinte de ses agresseurs, des types qui se prennent pour des héros et qui croient en un combat qui n'a pas de nom. Mapendo donc, enceinte, regardait tous les jours avec horreur son ventre prendre du volume. Par tous les moyens, elle a essayé d'interrompre elle-même sa grossesse sans y parvenir. Alors pendant près de huit mois, elle a vécu comme si elle n'était pas enceinte, portant des charges, travaillant comme un nègre, se fatiguant dans des corvées qui n'étaient pas les siennes. Elle détestait cet enfant, disait-elle. Elle se tailladait le ventre au couteau et ne réussissait qu'à se blesser, à saigner sans faire partir sa grossesse. Puis un matin, elle a décidé de « couper le fil »…

Mapendo s'est juré d'aimer son enfant tous les jours de sa vie, de le protéger et de lui offrir le meilleur, car, comme elle le lui a dit juste avant sa venue au monde : « Tu es plus fort que la mort. Dieu sait que j'ai tout fait pour t'ôter la vie et tu as survécu… alors tu vivras, et celui qui osera te toucher devra d'abord me passer sur le corps ! »

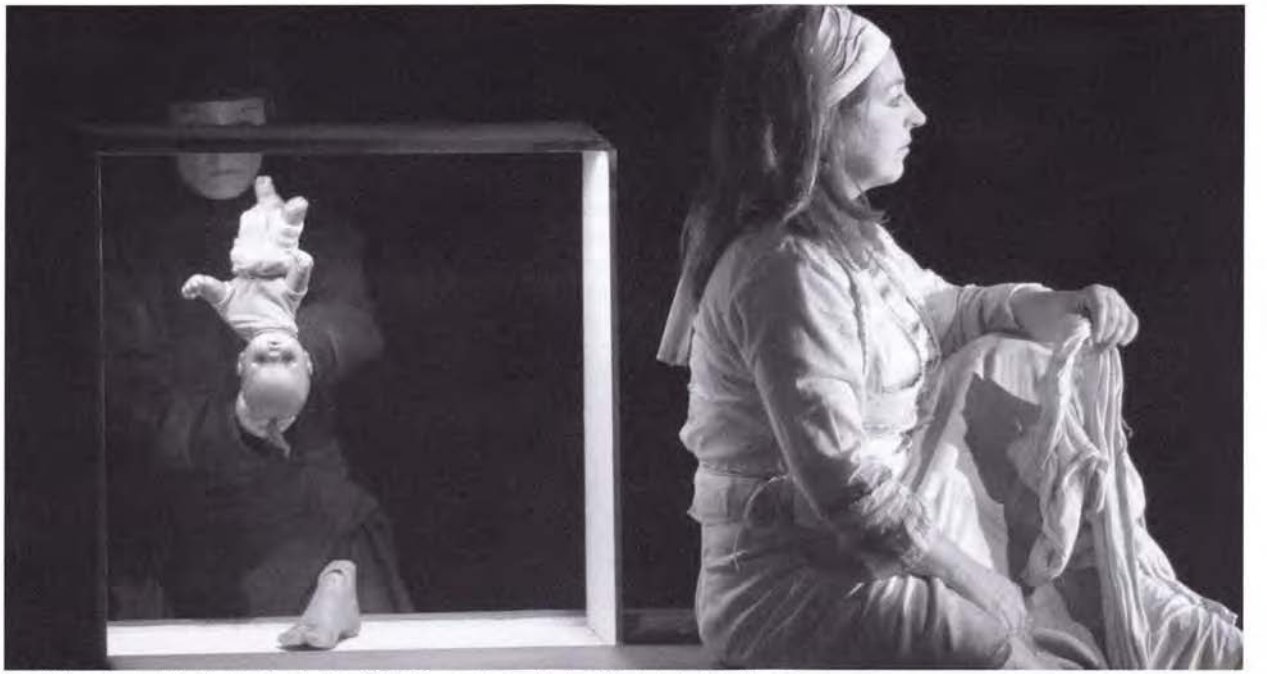
C'est ce que j'ai vu dans *le Fil blanc*. José Babin et Nadine Walsh, sans parole et en gestes, avec le décor, la voix *off*, les marionnettes et le violon de Guido Del Fabbro, m'ont fait voyager de Montréal à Bukavu sans m'arrêter à leur couleur de peau. J'étais assise au studio Jean-Valcourt du Conservatoire d'art dramatique et, en même temps, à Kinshasa avec des jeunes filles âgées de 14 à 16 ans à qui je disais, au cours d'un atelier d'écriture, qu'elles ont aussi leur place dans la construction du mur de la vie, aussi jeunes et aussi femmes soient-elles. J'étais en même temps à Goma avec cette femme, Vumilia, mentor au sein de l'association catholique Caritas et rescapée de vie après avoir été kidnappée, violée, obligée de devenir « épouse » d'un rebelle de qui elle a eu des triplés.

Pour moi, les arguments de Sellars en 1994 restent d'actualité parce qu'ils traversent le temps, les époques, les genres. Il disait : « Le théâtre, c'est une espèce d'activisme pour dire qu'un seul être humain est quelque chose d'immense. Vraiment, dans *Hamlet*, la question est : vivre ou ne pas vivre, regarder le monde comme une espèce de rêve ou être réveillé et actif, engagé avec ce qui est pourri au royaume de Danemark, et s'engager d'une façon directe ou indirecte. Molière pose le problème de la survie, il faut avoir une stratégie. On ne peut pas simplement toujours insulter les gens. Je sais, j'ai insulté pas mal de gens quand même, mais il faut vivre toujours la prochaine bataille. Il ne faut pas se suicider. Il y a une certaine gloire dans le suicide, mais enfin[1]… »

Œdipe-Roi, Hamlet, Macha dans *les Trois Sœurs*, ne sont pas des *success stories*. Le théâtre, c'est l'histoire des grands échecs. Bien entendu, on n'arrive jamais à changer ce monde, mais il faut continuer à essayer quand même. Personne ne va nous remercier. Harry Truman a dit : « Si tu veux de la reconnaissance, achète-toi un chien. »

Ce monde n'est pas fait pour ça. Et c'est pour ça qu'on est très ému par Roméo et Juliette, parce qu'ils n'ont changé ni les Capulet ni les Montaigu. Les Capulet et les Montaigu restent toujours horribles. Mais deux personnes ont dit : « Nous refusons de vivre comme ça. Vivons à part et nous créerons un monde au moins entre nous, dans lequel ça vaut la peine de vivre. »

1. Conférence donnée par Peter Sellars au Conservatoire national supérieur d'art dramatique/Maison de la Culture 93 à Bobigny, dans *Théâtre et histoire contemporains*, Arles, Actes Sud, coll. « Apprendre », 1994..



Le Fil blanc de José Babin (Théâtre Incliné, 2012). Sur la photo : Nadine Walsh et José Babin. © Caroline Laberge.

Ils n'ont pas réussi mais, 500 ans plus tard, on raconte toujours leur histoire parce que ça donne un moment de gloire et de joie dans l'âme. Il y a quelque chose dans cette tristesse qui donne du courage. Alors on continue de jouer l'histoire de ces deux jeunes, qui étaient désespérés parce qu'ils refusaient de vivre entourés de haine, de racisme, et cette façon de dire : « Ces gens sont bien, ces gens sont mal. »

Dans la pièce de José Babin, comment mettre fin au cycle d'horreur ? En coupant le fil blanc, symbole de la répétition et de la répercussion de l'horreur. Mapendo l'a fait, en décidant un avenir différent pour son enfant. Vumilia le fait chaque jour au sein de l'association Caritas. C'est ce que les créatrices font aussi avec ce spectacle. Et c'est un brin d'espoir, qui ne viendra jamais des gouvernants ni des entreprises minières ni de leurs organisations humanitaires créées sur le vif… L'art a le pouvoir de toucher, de transformer et d'inciter les gens à agir. C'est Ève Ensler, l'auteure des *Monologues du vagin*, qui le dit.

Agissons.

Le Fil blanc m'a touchée au plus profond de moi, et depuis je ne cesse d'en parler autour de moi. Il faut passer à l'action en face de tous les ogres qui peuplent cette terre. Ceux qui violent, ceux qui ferment les yeux et ceux qui ne voient rien. Les sous-sols du Kivu, à l'est de ce Congo dit démocratique, contiennent 80 % des réserves mondiales de coltan indispensable à la production des téléphones mobiles, de certains ordinateurs et des consoles de jeu. Le gouvernement ferme les yeux, les entreprises minières internationales se servent et les agresseurs déguisés en rebelles et héros de je-ne-sais-quoi font du *business* en ravageant la femme d'où ils sont sortis.

Les conséquences à moyen et long terme, tout le monde s'en moque. Il faut faire du *cash*, acheter la maison de ses rêves sur le sang des autres, qu'importe ! Demain, on ne sera plus là, c'est cela ? Et vos enfants, et les enfants de vos enfants, vous y pensez ?

Après le déluge laissé en héritage par Mobutu, le président le plus connu du Congo dit démocratique, Zaïre à l'époque, tous les gouvernements qui se sont succédé dirigent le pays comme des somnambules. C'est à dormir debout ! Viol, brutalité, désespoir, abandon, une histoire hélas ! très familière dans certains coins du globe. Siècle du téléphone mobile et de la mondialisation… Quelle ironie, n'est-ce pas ?

José Babin et Nadine Walsh n'ont pas eu besoin de se déplacer partout au Congo ou dans le monde avant de pouvoir conter cette histoire. Elles l'ont juste fait. Pour dire leur ras-le-bol, j'imagine, et leur solidarité pour ce qu'endurent toutes les femmes-montagnes à travers le monde. Une solidarité qui ne s'oublie pas, non pas celle de la race, non pas celle de la proximité géographique, non pas celle de la couleur, mais la solidarité des larmes versées… ■

THÉÂTRE

L'offensive des marionnettes

En manque d'héroïnes ? : Marionnettissimo 2013, 16e festival international de formes animées, a choisi de mettre les femmes sur le devant de la scène.

« *Des aventures, des destinées, des défis, des parcours de femmes de fiction… majoritairement mis en scène par des équipes artistiques animées par des femmes. Décidément, dans ce monde du théâtre dans lequel le chemin est encore long vers la parité, la marionnette (mot féminin) n'a pas fini de nous surprendre !* » explique Jean Kaplan, directeur de Marionnettissimo depuis sa création en 1989.

ELLES SONT VENUES, ELLES SONT TOUTES LÀ…

Chaque année en novembre, une trentaine de lieux partenaires permettent à la marionnette de s'infiltrer dans la vie culturelle locale, avec une trentaine de spectacles différents et plus de quatre vingt représentations en 2013. Les compagnies invitées arrivent de Belgique, du Québec, d'Israël, d'Espagne, d'Italie, de France… montrer la créativité de cet art qui croise le théâtre, la musique, la danse, les arts plastiques et les nouvelles technologies. Yaël Rasooly vient d'Israël présenter pour la première fois en France *Paper cut*. Dix créations 2013 sont annoncées dont *Les bottes jaunes* du Point d'Ariès, *Striptyque* de la Cie Mouka, *L'enfant de la haute mer* du Théâtre de Nuit, *Gramme d'âme* de la Cie Marie-Louise Bouillonne, *Frágil* des Cies Onirica Mecanica & Ferroluar, *Le fil blanc* et *Drenica* du Théâtre incliné, *Tout seul* du Théâtre du Rugissant, *L'Æntre* du Théâtre de l'Acte… S'ajoutent deux créations euro-régionales dans le cadre du projet « Régio-Marionnette », les tremplins Midi-Pyrénées pour les jeunes créateurs de notre région. Pour la deuxième année, « Mario hors-les-murs » envahit des bars et des lieux non conventionnels dans le but de faire découvrir à un nouveau public la puissance de cette forme artistique.

Le programme complet du festival est disponible sur le site et en version papier. Nous avons choisi d'attiser votre curiosité avec un coup de projecteur sur trois spectacles qui illustrent la thématique (ci-contre) et sur deux compagnies ancrées en Midi-Pyrénées, le Clan des Songes (page 5) et le Théâtre 2 l'Acte (page 6). **F. B.**

19 au 24 nov. Tournefeuille et Midi Toulousain
www.marionnettissimo.com

Les mains de Camille ou le temps de l'oubli

Après *Une Antigone de papier* et *Au fil d'Œdipe*, Les Anges au Plafond (Ile de France) mettent leur univers poétique et esthétique au service du destin tragique de la sculpteuse Camille Claudel, sœur de Paul et maîtresse de Rodin. Des marionnettes de papier, du violoncelle, du chant et du jeu : quatre filles s'attaquent à une figure mythique des temps modernes. Marionnettes en musique pour les plus de 12 ans.

Le fil blanc

Après *Rafales*, *Train : la promesse de Miyazawa* et *Cargo*, le Théâtre de l'Incliné (Québec) s'attaque aux femmes comme champ de bataille dans toutes les guerres du monde. Il est question de la vie qui bat malgré toutes les horreurs, de la terre qu'on déchire, de la résistance ultime des femmes et d'un espoir de beauté retrouvée. Du théâtre aux images fortes et percutantes pour les plus de 12 ans.

Madame Bovary

Après *Carmen*, les Karyatides (Belgique) proposent le second volet du diptyque consacré aux héroïnes de la littérature, une adaptation du roman de Gustave Flaubert. Marie Delhaye manipule des marionnettes miniatures pour raconter la vie ennuyeuse et les fanstasmes d'Emma dans sa campagne normande. Un théâtre d'objets stylisé, inventif et délicat pour les plus de 15 ans.

De l'héroïne, de la bonne...

Cette année, le célèbre festival de formes animées et de marionnettes met en avant son côté féminin... On découvre.

Pour sa seizième édition, Marionnettissimo, festival des formes animées et des marionnettes, met à l'honneur les héroïnes. Héroïnes de fiction, sur scène ou en coulisses, les femmes dominent et assurent le spectacle, dans un grand rendez-vous international accueillant des compagnies de Belgique, d'Espagne, d'Israël, du Québec et de France... 17 spectacles différents pour 70 représentations, servis dans une vingtaine de lieux partenaires, centralement à Tournefeuille, mais aussi dans les communes du Grand Toulouse et de Midi-Pyrénées. Le festival s'autorise aussi le « hors-les-murs », dans des bars et des lieux non conventionnels. Avec le collectif Bar-Bars et la ville de Toulouse, lors d'une soirée musicale ou d'un apéro-concert, l'art marionnettique part ainsi à la rencontre des citoyens. Enfin, la quinzaine laisse la place, lors de « soirées curieuses », au slam marionnette, quizz mario et autre karaoke au cœur de L'Escale. Bienvenue...

Christophe Abramovsky

© Caroline Laberge

Le Fil blanc

Théâtre incliné – Québec. « Écoute mon amour, écoute ma fille, écoute l'histoire de ta lignée... » Une femme-montagne rencontre l'Ogre de la Guerre. Le corps de la femme... comme un champ de bataille, dévasté, meurtri. Du chaos surgit pourtant un souffle de vie, un espoir, une enfant, pour tout reconstruire, survivre. Sur la Terre abîmée, mère et fille résistent, s'arrachent à l'horreur, tissant le seul fil qui vaille, celui de la tendresse, de la douceur et de la poésie. À la manière d'un conte amérindien, la narratrice nous convoque dans la douloureuse histoire de l'humanité. Les corps apparaissent et disparaissent dans les entrailles terrestres, avalés par un amas de sable qui occupe tout l'espace. Marionnettistes et marionnettes ne font plus qu'un. Le langage mêle le mime corporel et la marionnette pour mieux créer une distanciation. La marionnette, ici, est plus que jamais cet objet de transition qui offre au spectateur l'espoir d'un monde meilleur. Un spectacle fort qui laisse des traces en chacun de nous. **21 et 22 novembre, L'Escale, Tournefeuille**

© Arnaud Delicata

L'enfant de la haute mer

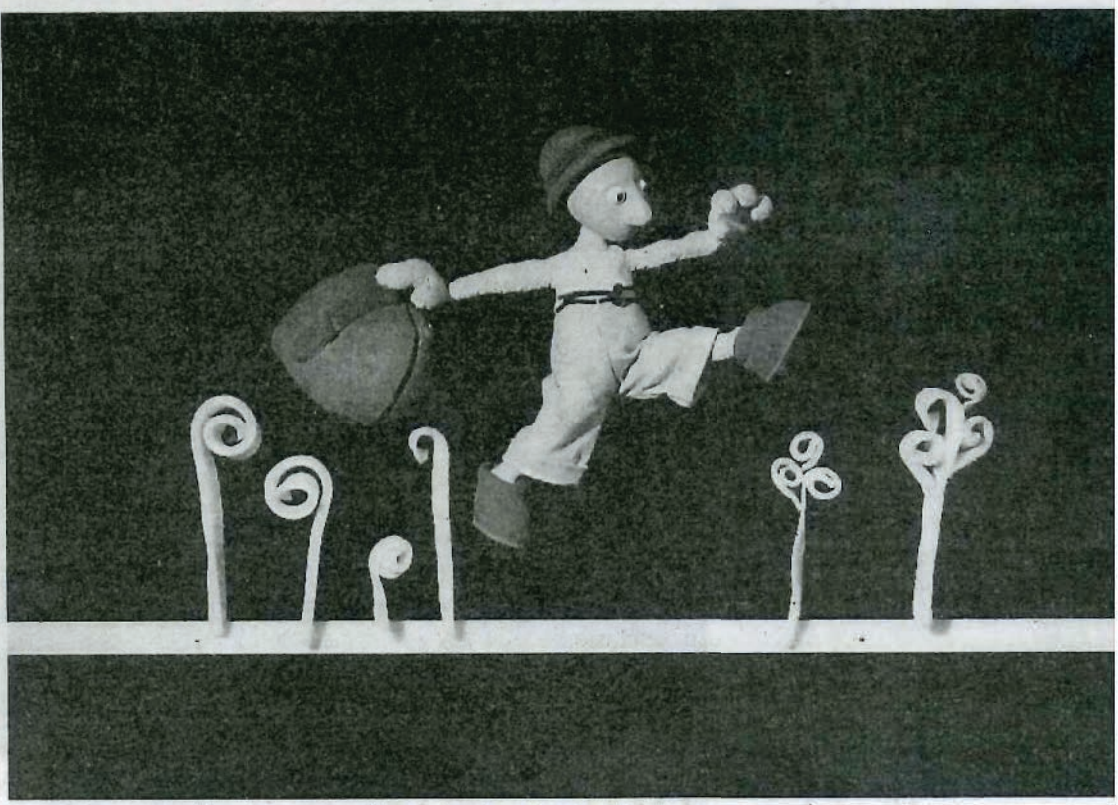
Théâtre de nuit – France. Au milieu de l'océan, une petite fille vit seule dans une ville flottante. Qui est-elle ? Comment vit-elle ? Quel est ce monde étrange que personne ne voit jamais puisque le moindre passage de bateau fait disparaître la ville sous les flots ? Adapté de la nouvelle de Jules Supervielle, *L'Enfant de la haute mer* nous entraîne dans une rêverie d'ombre et de lumière. Ici tout est mouvement : les écrans, les éclairages, les marionnettistes. Un spectacle à clés qui ne dévoile jamais totalement son énigme. C'est peut-être bien cela la fonction du théâtre d'ombres : jouer avec nos certitudes, faire se croiser le réel et l'imaginaire, la vie et la mort. Autour de la question de la disparition d'un père et de l'isolement d'une enfant s'entêtant à vouloir le faire revivre, un spectacle à voir, sensible, délicat, et pour toute la famille. **23 et 24 novembre, L'Escale, Tournefeuille**

marionnettissimo

Un festival au fil de la marionnette

Toujours ponctué par les « surprises marionnettiques » du Bistrot de l'Escale, le festival se poursuit. On se retrouve ainsi aux côtés de « Fragile », pas si fragile que ça ! En équilibre sur une ligne qui n'en fait qu'à sa tête, un petit bonhomme en pâte à modeler, tente d'avancer. Son voyage est chaotique. Il titube dans une esthétique épurée, tendre et efficace. Le spectateur qui a franchi bien des épreuves à ses côtés peut maintenant explorer l'audace d'autres spectacles. « Madame Bovary », minuscule héroïne, possède le charme et le romantisme du théâtre d'objets. Elle s'anime, dans la lumière douce d'un monde tamisé, fait de silhouettes et de transparences, et glissera doucement vers le destin tragique qu'on lui connaît. Ici, la cruauté se mêle, encore un peu délicate, au satin d'une robe, ou à la fine découpe d'un fiacre, mais qu'en est-il de « Striptyque » de la compagnie Mouka, quand le monde des apparences disparaît et laisse le « monstrueux » sans fard. Ici, ce sont des manteaux sans tête qui présentent le streap-tease d'une marionnette nommée « Horipeaux ». Elle se déshabille jusqu'aux entrailles dans une ambiance de « baraque de foire » Pour ceux qui ont vu « Rouge chaperon » par ces mêmes artistes, ils savent quel pouvoir est le leur. Les décors qu'ils installent, les lumières qu'ils projettent retiennent le spectateur. Captif dans l'antre du chapiteau, il étouffe, se consume à petit feu, aux prises à leur redoutable talent. Ce qui le retient malgré tout ? La beauté qui émerge et se projette, l'inventivité de la mise en scène et l'obsédant petit air de musique, qui fredonné à ses oreilles bourdonne comme un insecte piégé : Un épouvantable régal. Puis, avec « Le fil blanc », sur la scène de l'escale le public entre dans un monde, où la marionnette et l'artiste se confondent et deviennent un être hybride. L'histoir est dure puisqu'elle dit la vulné rabilité de la femme face à l guerre, sa force aussi. Les astu ces de la manipulation, les lu mières, les matières employée ocres et blanches transforme l'insoutenable en poésie. Ma rionnettissimo a rempli son rôl Il étonne, il bouleverse.

V.



« Fragile » Cie Le clan des songes, dimanche 24 novembre à 11 h 30, 15 heures et 16 h 30, au Studio./Photo DI

festival

Héroïnes et marionnettes

l'essentiel

Placé sous le signe des héroïnes, le Festival Marionnetissimo propose à partir de ce soir et jusqu'à ce dimanche 24, une trentaine de spectacles à Tournefeuille et dans des lieux culturels de Toulouse et de l'agglo.

«Le fil blanc» du théâtre marionnetique venu du Québec/Photo DR

Héroïnes en carton-pâte tirées par des ficelles et menées à la baguette, comédiennes portant un masque sur leur visage, ou faisant carrément corps avec la marionnette : tous ces personnages de chair ou de papier vont vous raconter leur histoire, lors du festival Marionnetissimo. De Madame Bovary, perdue par ses rêves à la secrétaire esseulée qui échappe à sa réalité, en feuilletant les magazines, les héroïnes sont le thème de la 16e édition de ce festival international de formes animées qui s'est ouvert hier à Tournefeuille et qui va proposer pendant six jours, quatre-vingts représentations de spectacles réalisés par une trentaine de compagnies venant de France, Québec, Espagne, Italie, Israël, dans une trentaine de lieux partenaires.

Ainsi à Tournefeuille, les spectacles sont donnés à l'Escale, à L'Usine, au Chapiteau l 'Agité, mais aussi dans plus plusieurs lieux de Toulouse ou de l'agglo comme le Chapeau Rouge, le théâtre du Grand Rond, le Ring, l'Espace Bonnefoy, le Centre Bellegarde, le Musée Dupuy à Toulouse, mais également le Moulin de Roques, le théâtre musical de Pibrac, à Muret, Castanet , Fenouillet ...

cauchemar Hitchcockien

Variétés des héroïnes, des genres, des traitements : ainsi, dans « **Les mains de Camille Claudel** » présenté **ce soir à 20 h 30** à L'Escale, une marionnette à la mine de papier froissé fait pénétrer le spectateur dans l'intimité l'atelier de Camille Claudel.

« **Fragile** » est un spectacle qui raconte, lui, l'épopée étrange d'un bonhomme solitaire qui voyage avec pour unique compagnon de route une valise enfermant tout un monde magique. La version adultes de ce véritable cartoon en pâte à modeler, sera présentée au Studio à Tournefeuille, (*samedi 23 novembre à 21 h 30)* tandis que la version enfants (à partir de 3 ans) sera au menu de dimanche 24 (au Studio *à 11 h 30 15 et 16 h 30)*

Dans « **Puzzle Histoires et drames de Noël** », présenté au Théâtre du Grand Rond et mâtiné d'humour noir, deux ma rionnettistes collent nos yeux a creux de la serrure, un soir d Noël, pour apercevoir des vie qui se croisent, se font et se dé font (*de ce mercredi 20 nov a samedi 23 à 21h*).

Dans « **Paper cut** » spectacl venu d'Israël et récompensé pa de nombreux prix, le conte ro mantique d'une secrétaire qu rêve devant des revues de ci néma se transforme en cauche mar Hitchcockien...(*ce soir a Chapiteau l 'Agité, vendredi 2 à Pibrac, et samedi 23 à Fe nouillet*)

Arrivé tout frais du Québec, « **L fil blanc** », proposé ce jeudi e vendredi à l'Escale, présente un marionnette qui s'agglomère au corps de l'actrice pour conte une fable métaphorique où il es question de nature, de guerre e de femme...

Signalons également que Ma rionnetissimo propose ce mer credi et ce week-end des atelier adultes et enfants de fabrication de marionnettes, ainsi, dans u autre registre, qu'une multitud d'apéros concerts, dans les bar toulousains ou, en plus des ca cahuètes et tapas, on pourra sa vourer des petits spectacles d marionnettes.

N.Clod

Du 19 au 24 novembre. Pro gramme complet : www.marion netissimo.com

culture

L'artistique au cœur de Marionnettissimo

Les Héroïnes, thème du dernier festival Marionnettissimo qui vient de se terminer, ont bien investi les lieux. De l'Usine à l'Escale en passant par la roulotte théâtre, le chapiteau l'Agité et le studio, elles ont tiré les fils d'émotions subtiles et contrastées. De la marionnette portée, au théâtre d'ombres et d'objet, le public a pu faire l'expérience d'atmosphères très différentes : en collant l'oreille derrière la porte du studio, on l'entendait rire et s'émouvoir pour un petit bonhomme « fragile » voyageant tant bien que mal sur une simple ligne jaune.

En glissant un œil entre les rideaux de l'Agité, on le retrouvait figé sur son banc, les monstres de Tryptique faisant régner un silence de plomb jusqu'au fracas libérateur des applaudissements. En traînant sur la place de la mairie, d'étranges exclamations jaillissaient de la roulotte du Rugissant le refoulant dans sa houle jusqu'au parvis de l'Escale. Voyageur infatigable du festival, le public y entrait alors, pensant s'y réfugier. Il était aussitôt happé par « Les anges au plafond », se retrouvant assis au milieu de la scène dans l'atelier de sculpture de Camille Claudel, les pieds dans la poussière de marbre, et l'œil rivé aux extraordinaires inventions scéniques qui tournoyaient autour de lui, et l'encerclaient. Pensant enfin que l'exposition à la Médiathèque allait apaiser ses flots d'émotion, il s'y dirige confiant. C'est sans compter sur l'imagination de la Compagnie Ferroluar et de son monde grinçant et aquatique. Bref, il n'avait plus qu'à revenir au bistrot de l'Escale, et discuter de tout cela autour du brunch marionnettique, où artistes, écrivains et public devisaient sur la marionnette contemporaine. Attirant à lui un public qui au sortir d'une salle de spectacle ne demandait qu'à se laisser porter par d'autres surprises, le bistrot a été le cœur du festival, battant au rythme de courts spectacles et de chansons, jusqu'à cette ultime et émouvante « petite forme de femme » racontée vécue et animée par Annie Point. Ce 16e festival a réveillé et émerveillé, bouleversé ou choqué. Il n'a jamais laissé indifférent. L'image a laissé son empreinte. Les mots l'ont parfois accompagnée. Ce fut « un joyeux désordre » raconte Jean Kaplan « Il y avait du bonheur dans tout cela ».

V. B.

« Brunch marionnettique » les metteurs en scène de la compagnie Mouka et du Théâtre incliné débattent. Jean Kaplan (de profil) et le public écoutent ou participent./Photo DDM, V. B.